Richard Millet

Sept passions singulières

Nouvelles

P.O.L

Sept passions singulières

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions P.O.L

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, 1983
L'INNOCENCE, 1984
SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, 1985
L'ANGÉLUS, 1988
LA CHAMBRE D'IVOIRE, 1989
LAURA MENDOZA, 1991
ACCOMPAGNEMENT, 1991
L'ÉCRIVAIN SIRIEIX, 1992
LE CHANT DES ADOLESCENTES, 1993
CŒUR BLANC, 1994
LA GLOIRE DES PYTHRE, 1995
L'AMOUR MENDIANT, 1996
L'AMOUR DES TROIS SŒURS PIALE, 1997

chez d'autres éditeurs

LE SENTIMENT DE LA LANGUE, Champ Vallon, 1986
LE PLUS HAUT MIROIR, Fata Morgana, 1986
BEYROUTH, Champ Vallon, 1987
LE SENTIMENT DE LA LANGUE II, Champs Vallon, 1990
LE SENTIMENT DE LA LANGUE I, II, III, La Table ronde, coll. « La Petite Vermillon » 1993, prix de l'Essai de L'Académie française, 1994
UN BALCON À BEYROUTH, La Table ronde, 1994

Richard Millet

Sept passions singulières

Nouvelles

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

© P.O.L éditeur, 1997
ISBN : 2-86744-041-6

Leçons pour le Mercredy Sainct

pour Hélène

A nous qui ne saurions jamais qui il était, il devait laisser le souvenir d'un être sans éclat ni mystère – ou, pour reprendre les termes dans lesquels il se présenta, celui d'un simple intermédiaire. Nul ne songea alors à lui demander qui l'envoyait à nous. Nous quittions l'église du Valois en laquelle, cet automne, nous avions donné plusieurs *Airs* de Michel Lambert puis les trois *Leçons de Ténèbres* de Couperin. Ce mot d'intermédiaire, Micaëla le lui fit répéter alors même que je m'apprêtais à chasser cet homme comme je ne manque jamais de le faire pour ces fâcheux qui se croient obligés, à la fin d'un concert, de venir nous témoigner moins leur admiration que leur simple et heureux sentiment d'être au monde. Il sourit : sans doute la réponse, pour Micaëla comme pour lui, importait-elle peu en regard de l'espèce de complicité qui semblait s'être instaurée entre eux. Il y eut un instant de silence

pendant lequel, dans le froid de la petite sacristie où nous remballions instruments, pupitres et partitions, elle et lui se dévisagèrent de manière presque saugrenue – elle avec une ironie et une légèreté que je ne lui connaissais pas, et lui avec une humilité qu'accrut la certitude de remporter une victoire. Quant à moi, j'ai pour la voix de Micaëla une passion exacerbée peut-être par cette mince figure de trop jeune femme qui, lorsqu'elle chante, paraît atteindre à une étonnante maturité; et j'écoutais avec irritation les propos de l'homme qui, sur un ton égal et doux, se disait chargé de nous engager pour un concert dans la capitale.

Nous étions fort jeunes, depuis peu sortis du conservatoire et alors sans grande réputation. Notre goût presque exclusif de la musique dite ancienne nous rassemblait, Micaëla, Anne, moi et quelques autres, au sein d'un petit groupe que je dirai volontiers automnal, car c'était le plus souvent aux mois d'octobre et de novembre que de rares engagements nous réunissaient en de petites salles ou églises de Paris et de province. La somme que nous proposa l'homme, ce soir-là, nous parut si forte que Simon, le violiste, se prit à ricaner, tandis qu'Anne, le soprano, et Marie, notre organiste, se tournaient vers Micaëla : celle-ci, la main droite posée sur l'épaule gauche en ce geste hiératique qui n'est qu'à elle dès qu'elle se met à chanter, ne quittait pas son interlocuteur des yeux; un peu plus pâle et le souffle plus court (en témoignaient la légère buée qui s'échappait de ses lèvres et la blancheur soudaine de sa voix), elle demanda qu'il lui dît pour le

compte de qui il s'entremettait. Sans doute n'avait-il pas à le révéler ; il se contenta de redonner le montant du cachet et l'époque du concert ; et comme nul de nous ne disait mot, se méprenant peut-être à notre silence (ne lui paraissions-nous pas de ces jeunes artistes qui, par fierté, accordent leur art avec un vœu de pauvreté – ce à quoi la musique sacrée qui constituait l'essentiel de notre répertoire pouvait il est vrai laisser croire ?), il se dévoila davantage : nous serions engagés pour interpréter, lors d'un concert privé, les *Leçons de Ténèbres* de Delalande – *Leçons* qui, quoique moins connues que celles de Charpentier et de Couperin, étaient, pour celui qui désirait depuis tant d'années les écouter, les plus belles.

– Mais, dit Micaëla, il ne nous connaît pas...

L'homme répondit que son commanditaire (je me sers de ce mot faute de me rappeler celui qui fut alors employé) l'avait entendue, elle, Micaëla, lors d'un concert diffusé par la radio et que sa voix... Je considérai qu'il en avait assez dit, et déclarai l'offre extravagante. Anne, Simon et Marie étaient déjà sortis ; nous restions tous trois dans la sacristie, en un cercle quelque peu dénoué – chacun s'étant réfugié dans un coin d'ombre.

Ce n'était pas mon titre de claveciniste ni même l'espèce d'autorité en matière d'interprétation que me reconnaissaient mes camarades (encore que notre groupe ne se voulût point de chef) qui m'avait poussé à parler avec pareille détermination ; je ne crois pas que ce fût non plus le sentiment, d'ailleurs peu trouble, que je portais à Micaëla : jamais je n'ai

cherché à m'approcher d'elle autrement que par la musique ; s'il me paraît probable que nul ne puisse la voir et, à plus forte raison, l'écouter sans être peu ou prou amoureux d'elle, fût-ce pour de brèves heures, ce sentiment-là obéit à des lois qui d'emblée éloignent de nous la vraie Micaëla pour nous laisser seuls avec nous-mêmes. Je ne crois pas avoir été vraiment jaloux ni peiné des aventures nombreuses de Micaëla : sa beauté ne se révélait, à mes yeux, que dans le chant, et particulièrement dans la musique sacrée : n'étais-je pas ainsi à même d'en profiter plus et mieux que tout autre ? Et si je n'avais raisonnablement rien à redouter de l'intermédiaire ou de son commanditaire (avec lequel, pour le moment, je ne pouvais pas ne pas le confondre, quelque mystérieuse que pût être la figure de cet amateur de *Leçons de Ténèbres*, et si banale et médiocre que parût celle de l'homme qui s'avançait vers moi, le visage tendu), du moins me semblait-il que Micaëla était menacée : danger dont j'étais d'autant plus confusément et irrésistiblement certain que je ne doutais pas qu'elle eût alors accepté l'offre et qu'à cette décision, comme les autres je me plierais : ne nous demandions-nous pas depuis quelque temps comment passer l'hiver ?

Elle prit les devants ; sans m'avoir regardé, elle déclara qu'elle acceptait – comme si sa résolution n'eût engagé qu'elle et que, néanmoins consciente de l'extraordinaire de l'offre et de sa propre audace, elle tînt à défi de m'en faire dès lors, par ma silencieuse approbation, partager les suites.

– Nous ne pouvons faire autrement, n'est-ce pas ? dit-elle à mi-voix, de sorte qu'on ne savait si elle

s'adressait à lui ou bien à moi; à moins que, dès ce moment inquiète d'avoir si promptement accepté, elle ne se fût mise à quêter quelque indulgence. Sans attendre que j'ouvre la bouche ni paraître remarquer l'air de soulagement sur le visage de l'intermédiaire de nouveau rejeté dans l'ombre, elle tâcha d'en savoir davantage sur celui que désormais nous nommerions tous l'Amateur. Mais l'intermédiaire avait déjà regagné la porte; cet homme, grand et frêle, semblait alors au comble d'une jubilation sourde qui le mettait hors de portée.

Il est étrange que, dans les jours qui suivirent, il n'ait pas été question entre nous de ce singulier épisode; quant à l'homme, nous ne nous rappelions qu'imparfaitement son visage, et sa voix ne se distinguait guère dans notre souvenir du bruit du vent qui agitait le lierre sur les hauts murs de l'église. La nuit même, à Paris, je relus plusieurs fois le contrat qu'il avait laissé à Micaëla : entièrement manuscrit, d'une écriture soignée quoique sans grand caractère, il stipulait que Micaëla, en l'église de xxx, à Paris, un jour de janvier qui serait fixé ultérieurement, chanterait les trois *Leçons de Ténèbres* de Michel-Richard Delalande. Nul autre nom n'apparaissait et la signature de l'Amateur était indéchiffrable. Les conditions avaient quelque chose d'extravagant, que pouvait justifier la somme allouée pour cet unique concert : si Micaëla était libre de choisir les musiciens qui l'accompagneraient (mais doutait-on que ce serait d'autres que nous?), elle devait n'accepter entretemps nul autre concert et se donner tout entière à celui-ci, s'y préparant moralement avec toute la fer-

veur dont la prétendait capable celui qui l'avait engagée. L'argent lui serait versé peu à peu, notamment au cours des répétitions auxquelles nul étranger ne devrait assister.

Je me souviens qu'évoquant devant Simon et Marie la singulière préparation morale stipulée dans le contrat, Micaëla riait et disait que l'Amateur était probablement un de ces vieux originaux amoureux du Grand Siècle, qui eût rêvé d'aller au couvent de Longchamp où les gens de la Cour aimaient à se laisser émouvoir par les voix des religieuses. Avec une gravité feinte à moitié, Marie déclara que l'homme qui nous avait engagés lui faisait songer au légendaire inconnu vêtu de noir qui commanda à Mozart son *Requiem*; devant notre silence elle finit par ajouter, manifestement irritée, qu'elle n'avait fait ce rapprochement que pour nous donner un peu de cœur. Je ne répondis rien, non plus que Micaëla; Simon, volontiers taciturne, essayait sur sa viole quelques mesures d'accompagnement de la seconde *Leçon*.

Un concert en province nous éloigna de Paris et de Micaëla pendant plusieurs jours; nous donnâmes les *Leçons* de Charpentier : cette œuvre, on le sait, si elle nécessite une formation instrumentale plus ample et davantage de voix que les *Leçons* de Couperin ou de Delalande, n'exige point de voix de mezzo – et Micaëla, contrairement à son habitude, ne nous accompagna pas. D'elle, les deux ou trois fois où je lui téléphonai (fort tard, à ces moments de la nuit où je savais la trouver seule, corps et âme apaisés), je n'obtins que cette réponse : « Je travaille »,

formulée d'une voix brève et lointaine qui donnait aux quelques mots qui suivaient – et même à son plus petit rire – une rigueur que je ne lui connaissais pas. Qu'elle travaillât aux *Leçons* de Delalande, je n'avais pas à en douter; mais je n'osai la questionner plus avant, respectant ainsi une pudeur mutuelle à quoi s'ajoutait sans doute de l'inquiétude, voire une sorte de superstition qui nous retenait d'évoquer les semaines à venir. Et que craignais-je, alors, sinon la rupture du fragile équilibre par lequel Micaëla me restait extrêmement proche, quoiqu'elle ne dût jamais m'appartenir?

Son visage, lorsque je la retrouvai chez elle, dans le Marais, n'avait en rien changé; s'il me parut plus fragile, plus ouvert, c'était peut-être qu'il était dépourvu de ce fard dont la jeune femme abusait sous le prétexte que le chant – et parfois même, au cours d'une conversation tardive, le seul son de sa voix – donnait à sa figure une excessive nudité. Quelque effort qu'elle fît pour que nous parlions d'autre chose, elle ne pouvait s'empêcher de tourner ses regards vers le piano sur lequel était ouverte la partition des *Leçons*. Nous parlâmes néanmoins de tout et de rien; et ce ne fut qu'au moment de la quitter qu'elle me dit avoir revu l'intermédiaire : il s'était présenté chez elle, un matin, était demeuré debout dans le vestibule et, avec douceur, l'avait assez longuement dévisagée avant de lui révéler l'une des nouvelles conditions de l'Amateur : celui-ci souhaitait (et la jeune femme m'assurait que, dans la bouche de l'intermédiaire, ce terme sonnait comme un ordre plein d'angoisse) qu'elle fût, le jour du

concert, habillée simplement d'une très longue robe blanche, qu'il s'offrait à lui faire confectionner par le couturier de son choix, qu'elle eût la tête couverte d'un voile blanc, tandis que nous autres, vêtus d'habits sombres, resterions le plus possible dans la pénombre de l'église. L'homme lui avait téléphoné le même soir; sa voix était autre – plus dure, aiguë, telle une impérieuse voix d'enfant capricieux; Micaëla s'était demandé si ce n'était pas l'Amateur en personne qui lui parlait, et elle avait pris peur. Si son interlocuteur s'excusait de la déranger de nouveau et si tard (il avait nettement détaché ces derniers mots), c'était pour lui rappeler qu'elle devait aussi se préparer moralement à l'exécution des *Leçons* : son visage ne montrait-il point des traces d'émotions que l'homme n'hésitait pas à dire impures et en tout cas incompatibles avec l'esprit de ces œuvres? Micaëla, si prompte d'ordinaire à la réplique, s'était tue. Ni elle ni moi n'étions alors capables d'interpréter correctement les paroles de l'homme. De ces exigences nouvelles, comme des autres, nous souriions tout ensemble; mais nous ne les prenions pas à la légère.

Au cours des répétitions qui avaient lieu trois fois par semaine en l'église de xxx, où nous enfermait sans un mot un sacristain âgé, l'interprétation de Micaëla se modifiait. Lorsque ma partie de clavecin s'achevait pour laisser place à l'orgue, je pouvais écouter la jeune femme avec la plus vive attention : elle qui avait toujours chanté ces *Leçons* en en faisant ressortir (selon son caractère à elle) avant tout le côté *mondain*, à tout le moins brillant, de l'époque à

laquelle elles furent composées (Delalande n'était-il pas musicien de la Cour?), elle paraissait à présent en vouloir souligner la beauté *funérale*, selon sa singulière expression; sa voix même se cherchait et les modulations dont naguère elle se jouait nécessitaient de grands efforts qui, comme si elle se fût trouvée devant une tâche trop vaste ou effrayante, l'exténuaient et la laissaient au bord des larmes, décidée à ne plus chanter de sa vie.

Ce n'était point là de ces coquetteries de chanteuse à quoi elle nous avait habitués et que grâce à notre patience et à notre humilité d'instrumentistes nous avions appris à supporter. Micaëla changeait. Qu'elle ne se servît plus à notre égard de ces termes affectueux et affectés dont abusent entre eux les artistes, c'était le moindre de ces changements. Je découvris qu'elle se préoccupait maintenant de la signification profonde des Lamentations de Jérémie (dont certains versets constituent le texte des *Leçons*) qu'elle avait toujours qualifiées de pures jérémiades, de purs prétextes à des vocalises et ornements qui seuls devaient émouvoir l'auditeur. Nul de nous ne s'étonna, à un peu moins d'un mois du concert, de l'entendre déclarer, en larmes, qu'elle ne pouvait continuer, qu'elle abandonnait; elle s'était – nous ne l'ignorions pas – remise à fumer et menait une existence assez dissolue; à cela nous ne pouvions rien; et nous lui donnions en notre for intérieur raison quand elle affirmait qu'elle était désormais incapable de chanter, ou du moins d'interpréter ces *Leçons* : elle avait besoin du public, et celui-ci se résumât-il à un auditeur pas-

sionné, elle ne pouvait s'adresser à lui puisque non seulement elle ne connaissait pas sa figure mais qu'elle ne parvenait pas, même au plus fort de la jubilation que d'ordinaire ne manquaient pas de lui procurer l'alcool ou le chant, à donner un visage à cet homme.

Ces derniers mots, elle les avait prononcés en sanglotant. Je m'approchai d'elle; elle me regarda sans paraître me voir, passa près de moi en me bousculant puis se précipita dans la travée centrale – non pas, comme nous le crûmes d'abord, en direction de l'intermédiaire qui assistait de temps à autre aux répétitions avec une discrétion d'insecte mais vers la lumière blanche de fin d'après-midi près de laquelle, à l'entrée, veillait le vieux sacristain, et où elle pénétra comme si elle échappait à une situation pour tous devenue intolérable et dont elle nous délivrait provisoirement.

Elle disparut. Pendant plus d'une semaine, chaque jour je passai plusieurs heures à l'attendre dans son appartement : attente par laquelle je savais la faire revenir; pareilles disparitions s'étaient déjà produites : Micaëla rentrait au bout de quelques jours, harassée mais soulagée de me trouver là; elle me demandait alors de lui pardonner, bien que la patience un peu superstitieuse dans laquelle je l'attendais (ou, comme elle disait, je veillais sur son absence) ne me donnât sur elle nul droit, fût-il fraternel... Le sixième soir, l'intermédiaire se présenta à sa porte; s'il fut étonné de me trouver là, il n'en laissa rien paraître; il regardait derrière moi la jeune femme vautrée sur un canapé. Elle était rentrée

Certains de ces récits évoquent des existences entières, silencieusement brûlées : un habitant d'une cité austère se penche sur la vie et la mort d'une servante; un adolescent qui semble n'être plus que parole avoue les raisons qui lui ont fait quitter notre monde; un villageois passionné de cartes de géographie se laisse emporter par l'amour de la grandeur impériale. Les autres récits saisissent les personnages à des moments décisifs de leur vie : un groupe de musiciens se plie aux exigences d'un singulier amateur; un Européen taciturne va chercher honneur ou gloire dans une guerre lointaine; une jeune femme entretient avec un inconnu, de vive voix, des rapports improbables et inquiétants; un très jeune écrivain cherche à se défaire de ses masques en retournant dans son village natal.

Petites ou obscures, étranges, secrètes, dérisoires même, impérieuses, ces passions ont en commun l'impossibilité de l'amour : les personnages tentent avant tout de mettre fin à une souffrance, à un mystère, aux inévitables malentendus de la parole; certains se rapprochent d'eux-mêmes – mais trop tard; la plupart se délivrent en se perdant.

9 782867 440410

95 F
921310-6
ISBN : 2-86744-041-6
10-97

DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS